

A black and white photograph of a woman with short, light-colored hair, wearing a black and white striped t-shirt. She is looking out of a window with a decorative wooden frame. The background outside the window shows a blurred view of a building and a tree.

JENNIFER LACEY

Lieu Historique

11 – 12 décembre 2015

MONA BISMARCK
AMERICAN CENTER



44^e édition

« Toutes ces choses que l'on n'est pas censé voir »

Entretien avec Jennifer Lacey



Depuis quelques années, vous travaillez sur des formes performatives *in situ*, qui mélangent différents types d'intervention – en solo ou sous forme collaborative. Comment ce projet, conçu pour le Mona Bismarck American Center, s'inscrit-il dans cette série ?

Pour le moment, il existe plus ou moins deux pièces de ce type en solo, dans lesquelles j'essaie de mettre en avant une ambiguïté de présence dans des lieux déterminés. Ces pièces sont issues d'un protocole qui s'est dévoilé peu à peu à travers des créations. Je construis ces solos à partir de registres d'adresse variés, incluant le « parlé » – quelqu'un qui parle aux autres, non pas quelqu'un qui livre un texte. Je trouve intéressant l'espace qui se situe entre un état performatif dansant et une adresse plus directe. Ces états sont liés à d'autres manières de penser, de se mouvoir, de se rendre visible et disponible. Ils produisent des matières différentes qui demandent aussi un accompagnement flexible du public. Dans les solos, je travaille ce terrain entre acteur et spectateur, entre contenu et lieu, pour construire une dramaturgie des présences. Le contexte est toujours le sujet, le générateur de ces spectacles.

Pour cette performance, vous allez travailler avec une danseuse-chorégraphe et une musicienne-compositrice. Quel type de protocole d'intervention allez-vous mettre en place ensemble ?

Pour la performance au Mona Bismarck American Center, je partage le terrain avec Alix Eynaudi et Zeena Parkins. Je suis en train de traduire intuitivement la manière dont je travaille, de me demander comment ce processus pourrait fonctionner avec d'autres. J'ai invité Alix parce que c'est une artiste qui m'intrigue et que nous n'avons jamais travaillé ensemble. Je recherchais cette nouveauté. Zeena, par contre, est une collaboratrice et amie depuis plus de vingt ans. Honnêtement, je ne suis pas certaine que ce processus peut s'ouvrir aux autres sans se déformer en devenant plus explicite. Mais je sais que ces deux artistes sont douées dans les jeux d'adresse que j'ai évoqués précédemment. Elles sont toutes les deux intéressées par les choses qui résistent aux définitions faciles. Il va également falloir composer avec les contraintes d'un projet avec des moyens modestes. Cela implique de nouvelles manières de faire. J'envoie à Alix des vidéos des danses que je crée dans ce lieu. Je lui demande de travailler le « niveau zéro » de la chorégraphie – c'est-à-dire l'imitation. Avec une complice comme elle, je m'attends à ce que cette directive produise tout sauf une simple reproduction ! Avec Zeena, je ne sais pas encore comment nous allons procéder. Mais nous avons une manière de penser ensemble que je mettrai au service de cette production.

La performance s'appelle *Lieu Historique*. Comment le projet s'est-il mis en place ? Et quel type de rapport au lieu en tant qu'historique engage-t-il ?

En découvrant l'espace du Mona Bismarck American Center, mon regard s'est tout de suite tourné vers tout un tas de détails, de petits ajouts accumulés au fil du temps et du changement de fonction des pièces. Cela a d'abord été une maison confortable, qui a vu l'arrivée du chauffage central, l'électricité, les prises électriques, puis les rails pour les éclairages, qui ont été installés lorsque c'est devenu un centre d'exposition. Les éléments qui sont là pour cacher tout cela m'intéressent énormément – toutes ces choses que l'on n'est pas censé voir, ou qui sont anachroniques... Le lieu est très bien préservé – mais préservé par qui et pour quoi ? Tous ces détails font partie de l'histoire du lieu, ils révèlent des zones de flou, des zones de fuites. Ce sont les fuites de ce qu'a vécu ce lieu dans son effort pour se préserver.

Savez-vous déjà de quelle manière cette « exposition » de choses presque invisibles va se faire ? Par le discours, le corps comme index ?

Pour le moment, des choses sortent de ma relation à ce lieu – seule dans ces salons. C'est un instant assez privilégié. J'envoie à mes collègues des vidéos et également les textes que j'écris. Alix est bilingue, ce qui est assez pratique pour pouvoir éventuellement jouer sur le glissement du français à l'anglais. Pour le moment, j'écris et j'expérimente en anglais. Tout simplement parce qu'en anglais, j'ai davantage la possibilité de jouer avec les registres. Avec la série des solos, je m'intéresse au statut de l'objet – quelque chose qui navigue entre Heidegger et Tristan Garcia. J'aimerais faire flotter dans l'espace des paroles, des tonalités différentes, tout en traitant la question « qu'est-ce qu'une chose ? ».

Je trouve cela assez intéressant de relire la théorie heideggerienne de « la chose » en s'attachant à des objets qui sont de purs artifices...

Oui, ce sont ces pauvres objets qui ne sont pas censés être vus : quelle est leur vie, leur nature ? Je pense que lorsque le public sera présent, ces objets redeviendront quasiment invisibles. Lorsque je suis seule dans le lieu, je ne vois qu'eux ! Du coup, il faut qu'ils puissent être mis en exergue par la conjugaison de nos présences physiques, de nos discours. J'ai flashé sur les « cache-misère », et à partir du moment où j'ai commencé à les voir, c'est devenu un processus exponentiel. Dès qu'on commence à prêter attention à la présence de ces objets censés rester cachés, on en découvre sans cesse de nouveaux. C'est également le regard que j'essaie de communiquer au public vis-à-vis de mon travail. Le performatif crée des rapports d'attention, des rapports d'échelle, qui diffèrent en fonction des spectateurs. La performance, pour moi, c'est un temps altéré, un autre rapport de concentration pour le public et les performeuses.

Entretien réalisé par Gilles Amalvi (juin 2015)

Jennifer Lacey

Installée en France depuis 2000, la chorégraphe américaine Jennifer Lacey trace un sillon singulier aux marges de la danse, de la performance et de l'investigation critique, au fil de nombreuses collaborations avec notamment Nadia Lauro, Antonijia Livingstone et Wally Cardona. Son travail est régulièrement présenté en Europe et aux États-Unis. Elle enseigne actuellement à l'École de Beaux-arts de Lyon et dans de nombreux programmes de danse internationaux. Elle a reçu le Doris Duke Impact Award en 2014 et une Bourse Guggenheim en 2015.

Lieu Historique

Chorégraphie, Jennifer Lacey

En collaboration avec Alix Eynaudi

Compositrice et harpiste, Zeena Parkins

Remerciements à Camac Harps pour le prêt de la harpe.

Durée estimée : 1h

Jennifer Lacey au Festival d'Automne à Paris

2008 : *Les Assistantes* (Centre Pompidou)

Partenaires média du Festival d'Automne à Paris



Le Monde **LES ROCKUPRIBLES**

www.festival-automne.com - 01 53 45 17 17

www.monabismarck.org - 01 47 23 38 88

Photos : © Meredith Mullins

